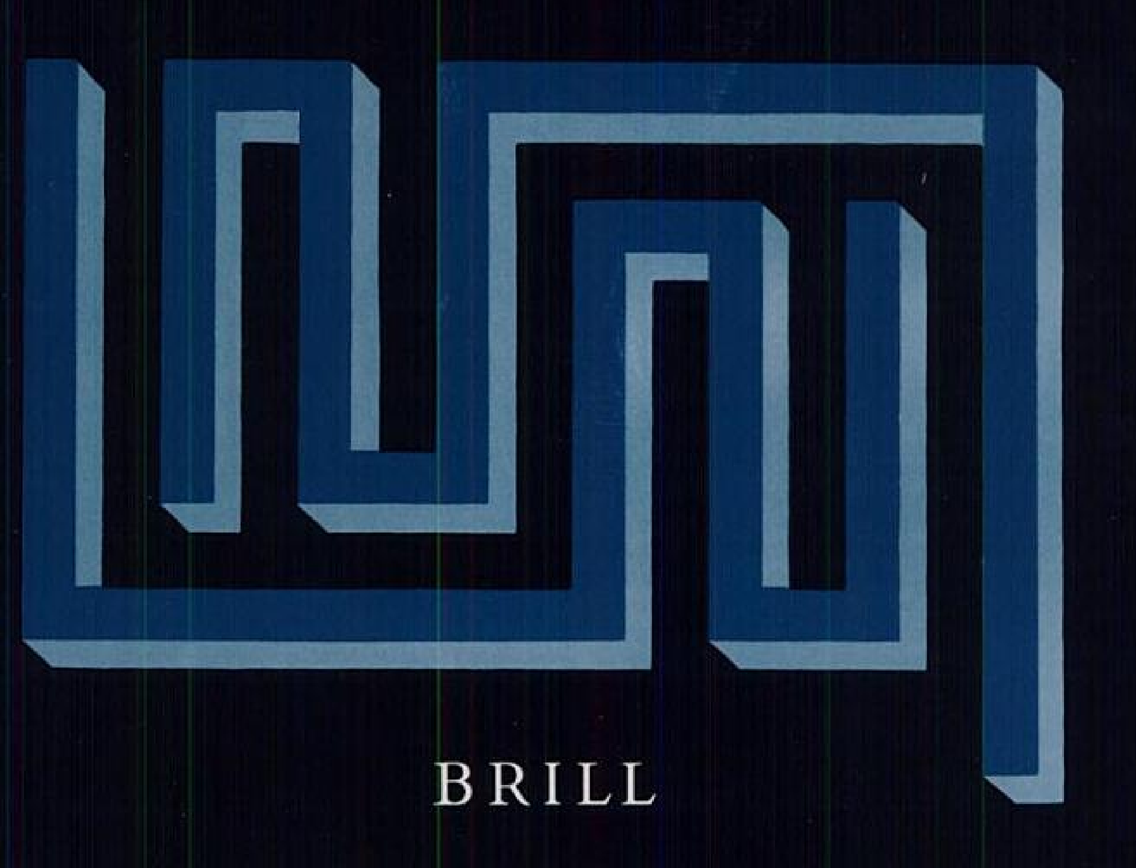
# Congress Volume
# Oslo 1998

*Edited by*

A. Lemaire & M. Sæbø



BRILL

This book is printed on acid-free paper.

**Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme**

International Organization for the Study of the Old Testament:
Congress volume.../[International Organization for the Study of the Old Testament].–
1992 – Leiden ; New York ; Köln : Brill, 1995
(Supplements to Vetus testamentum ; ...)
1998. Oslo 1998. - 2000
(Supplements to Vetus Testamentum; Vol. 80)
ISBN 90-04-11598-6

**Library of Congress Cataloging-in-Publication Data**

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data is also available

ISSN 0083-5889
ISBN 90 04 11598 6



PRINTED IN THE NETHERLANDS

# HISTOIRE IMPÉRIALE ET HISTOIRE RÉGIONALE. À PROPOS DE L'HISTOIRE DE JUDA DANS L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE[1]

par

PIERRE BRIANT
Paris

## I

Je voudrais dire d'abord tout le plaisir que j'ai de participer à ce Congrès, et je voudrais remercier vivement les organisateurs pour leur invitation. Je me suis néanmoins demandé pour quelles raisons ils m'avaient aimablement demandé de participer à cette Table Ronde. Je ne suis pas archéologue, je ne suis pas spécialiste d'hébreu ni d'araméen, je n'ai jamais consacré d'études spécifiques à l'histoire de Juda et d'Israël: bref, je ne peux pas être catalogué parmi les *Biblical scholars*, j'ai donc conscience d'être un outsider. Comme j'imagine que cette invitation n'est pas seulement due à mes ignorances déclarées, j'en ai conclu que c'est à un autre titre que je figure dans la liste des intervenants, à savoir au titre de mes travaux sur l'histoire et l'organisation de l'Empire achéménide, au sein duquel, après 539, Juda est redevenu une communauté ethno-religieuse dotée d'un territoire propre et d'un lieu de culte reconstruit à cette époque—ce qu'il est convenu d'appeler "période post-exilique" ou "période du Second Temple". Chacun sait l'importance que cette période a tenue dans l'histoire du peuple de Juda et qu'elle continue de tenir dans les représentations que les Juifs d'aujourd'hui se font de leur propre histoire culturelle et religieuse. J'ai l'impression que c'est même l'une des périodes historiques sur laquelle paraît le plus grand nombre de travaux, dont l'outsider que je suis a bien du mal à suivre le flux incessant et même quelque peu décourageant. Dans le même temps, il est tout à fait frappant de constater, comme j'ai été amené

[1] Le texte qui suit a été peu modifié par rapport à la présentation orale que j'en ai donnée lors du Congrès d'Oslo. Je l'ai précisé en y ajoutant références et notes explicatives.

à le faire au cours des dernières années, que c'est l'une des périodes les moins connues ou, en tout cas, l'une des périodes où les débats scientifiques et même parfois les polémiques sont les plus vivants (quand ils ne sont pas les plus acerbes). A suivre la production récente, comme j'ai tenté de le faire en préparant mon livre sur l'Empire achéménide[2] et encore depuis lors,[3] on retire l'impression qu'il n'existe aucune certitude, ni sur l'authenticité des décisions attribuées à Cyrus, ni sur la date de reconstruction du Temple (Darius I ou Darius II),[4] ni sur la chronologie d'Esdras et de Néhémie (objet de discussions sans fin et quelque peu décourageantes), ni même sur la réalité de la mission d'Esdras![5] Dans la production de ces dix dernières années, j'ai été très frappé, voire surpris, par le nombre de livres et d'articles où les auteurs se demandent s'il est réellement possible d'écrire une histoire d'Israël et de Juda[6]—comme si, dans la constellation des États et sociétés antiques, Juda post-exilique présentait des caractéristiques sans précédents ni équivalents devant lesquelles l'historien devrait se sentir désarmé.[7] Ce type de question soulève bien des problèmes sous-jacents que je n'entends pas aborder ici. Mais l'un de ces problèmes est spécifique du travail de l'historien, c'est le problème des sources et des rapports qu'il entretient avec elles. C'est sur ce seul point que ma formation et mon expérience m'autorisent à intervenir: c'est la raison pour laquelle j'ai conclu que c'est bien à ce titre que j'ai été invité à parler au sein de ce Congrès. Dans le très court laps de temps dont je dispose, je voudrais simplement présenter quelques remarques critiques sur des orientations et méthodes que l'on peut observer dans la littérature récente sur l'histoire de Juda sous la domination achéménide.

---

[2] Briant 1996a, désormais cité *HEP*.

[3] Voir mon *Bulletin d'Histoire Achéménide* (Briant 1997; désormais cité *BHAch* I), pp. 56–57.

[4] L'hypothèse a été remise en honneur récemment par Dequeker 1993. Je mentionne qu'elle remonte à Scaliger, dans ses recherches chronologiques publiées en 1629 (cf. Ed. Meyer 1896: 15, n. 1).

[5] Voir en dernier lieu Grabbe 1998a.

[6] Voir D. Edelman (ed.) 1991 et L.L. Grabbbe (ed.) 1997.

[7] Tel n'est évidemment pas le cas général, des biblistes reconnaissant volontiers que leur travail ne diffère pas de celui des historiens d'autres aires historiques et culturelles: cf. en particulier Grabbe 1997b, p. 35: "The task of historians of ancient Palestine and/of ancient Israel is not different from that of historians of others periods"; également Grabbe 1998b. Mais une partie non négligeable des spécialistes continuent néanmoins de penser, d'une manière plus ou moins diffuse, que leur travail est tellement spécifique qu'ils s'interrogent sans relâche pour savoir quels sont les rapports entre leur discipline (telle du moins qu'ils l'envisagent) et l'histoire (d'où le titre provocateur donné à son article par Grabbe 1997b). J'en ai eu la

2

A en juger par une analyse de la production historique, la chronologie d'Esdras-Néhémie est probablement le problème le plus aigu et le plus débattu par les spécialistes, dans le même temps que, d'une manière assez paradoxale, il est considéré par certains comme pratiquement insoluble.[8] L'importance du débat ne m'échappe pas, mais je suis en même temps frappé par le caractère répétitif des arguments échangés depuis plus d'un siècle. C'est la raison pour laquelle, dans des publications récentes, je m'étais permis de suggérer aux biblistes de ralentir le flot des publications relatives à cette question, dans la mesure où l'absence de documents nouveaux et d'arguments renouvelés ne me paraît pas justifier une telle production.[9] De manière à pallier les insuffisances probablement irrémédiables de la tradition écrite, de nombreux savants ont tenté de proposer une chronologie fondée par référence à des événements contemporains, je veux parler des événements qui se sont déroulés sur le front égyptien: l'hypothèse voudrait que les missions d'Esdras et de Néhémie soient étroitement liées à une volonté de reprise en main par le pouvoir impérial.[10] C'est par exemple en fonction de la chronologie de la sécession égyptienne au début du IV[e] siècle que l'on a fréquemment

---

preuve une nouvelle fois à Oslo où, à l'issue du *Panel*, j'ai été interrogé (A. Kuhrt également) à plusieurs reprises sur ce thème: j'ai l'impression (comme je l'ai dit d'une manière provocante) que tout un courant des *Biblical scholars* entretient une sorte de complexe (à la fois d'infériorité et de supériorité) vis à vis de la communauté des historiens: tout simplement parce que, à l'évidence, ils veulent à tout prix conserver au texte biblique un caractère non-laïque qui, donc, serait en dehors de la sphère d'intervention de la méthode historique reconnue partout ailleurs!

[8] Je ne suis pas loin d'adhérer à une telle position!

[9] Voir mes réflexions dans *HEP*, pp. 1001–1002 (mes propos n'ont pas été compris par Lemaire 1997: 309), et l'analyse d'études plus récentes dan *BHAch* I, pp. 56–57 (p. 57: "Je renouvelle donc, auprès des biblistes, un appel au cessez-le-feu (éditorial)!").

[10] Voir exposé du problème dans Hoglund 1992: 51–96, qui exprime un scepticisme marqué (p. 91), raison pour laquelle il reprend l'ensemble des sources littéraires (grecques) traitant de la révolte de l'Égypte (pp. 96–164), puis les documents archéologiques qui pourraient prouver la remise en ordre impériale (pp. 165–205); l'auteur en revient alors au problème du lien entre la politique impériale et la politique régionale, estimant: "It is clear that these missions were not, as has often been argued, the result of the empire rewarding the Restoration community for loyalty in face of regional revolts" (p. 244). Hoglund a eu le mérite notable de revenir aux sources. Malheureusement, tout n'est pas convaincant dans ses analyses, en particulier les datations des fortifications et leur interprétation historique, pp. 165–205: voir les critiques marquées de B.W. Dombrowski dans *BiOr* 53/5–6 (1996): pp. 790–794 (je précise simplement que l'utilisation que Hoglund fait de mon étude parue dans *Index* 1978/79 est trop systématique—comme le remarque Dombrowski, p. 792;

et depuis longtemps proposé de dater la mission d'Esdras du règne d'Artaxerxès II, en 398.[11] Pour certains exégètes, la mission d'Esdras correspondrait à une remise en ordre de ces régions par le gouvernement impérial.[12] Mais j'observe que l'argument du danger égyptien a été également utilisé pour "justifier" une datation d'Ezra en 458,[13] le Grand Roi désirant utiliser "the key position" de Jérusalem qui contrôlait "les lignes de communication perse vers l'Egypte"; dans cette hypothèse, "the King Artaxerxes sent Ezra in 458 B.C. with the main purpose of militarily strengthening Jerusalem against possible revolt and attack from anti-Persian forces, especially the Athenians."[14] Je dois dire que je suis très réticent (*to say the least!*) devant une argumentation qui attribue à la Judée une position stratégique décisive dans le dispositif achéménide—tout simplement parce que je suis incapable de voir en quoi et pourquoi la Judée et Jérusalem devraient être considérées comme des places stratégiques face à l'Égypte: à ma connaissance, la Judée n'est pas limitrophe de l'Égypte, et Jérusalem est plutôt située à l'écart des grandes routes stratégiques qui conduisent vers la vallée du Nil. Pour dire bref, une telle voie de recherche me paraît être une voie sans issue. Je ne crois pas me tromper, en outre, en remarquant qu'elle est fondée sur une vision judéo-centrique qui tend à donner une image déformée de la situation réelle du petit pays de Juda dans la structure et la dynamique de l'Empire achéménide.[15]

---

j'ajoute que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de revenir sur le problème de la cohésion impériale en discutant de la part respective de la contrainte militaire et de l'adhésion des populations: cf., à propos de l'Égypte, Briant 1988: pp. 172–173, en développant des analyses antérieures, ignorées aussi bien de Hoglund que de son recenseur de *BiOr*).

[11] L'hypothèse est ancienne; elle a été clairement exposée par Cazelle 1954 (cf. *HEP*, p. 1001).

[12] Cf. récemment Lemaire 1995a avec mes remarques dans *HEP*, pp. 1017.

[13] Voir les analyses critiques de Hoglund 1992: 86–91; également *HEP*, pp. 595–596 et 999.

[14] Citation de Littman 1995. L'article est plein d'erreurs et d'approximations, aussi bien sur l'histoire grecque que sur l'histoire achéménide; l'auteur fait montre d'un manque consternant de méthode (voir *BHAch* I, 56, n. 124). Cela étant, il ne s'agit rien d'autre que de la résurgence d'une hypothèse présentée déjà à plusieurs reprises: cf. e.g. Myers 1968: 109–111, Ackroyd 1970, pp. 175–176 etc.

[15] Voir les cartes illustrant l'article de Littman 1995: 254–255: en particulier la carte 2 où Jérusalem est le seul toponyme porté sur la carte de l'empire achéménide au V[e] siècle! C'est sur ce même présupposé qu'ont été imaginées les histoires portant sur la prétendue visite d'Alexandre à Jérusalem (bibliographie *ap.* J. Seibert, *Alexander der Grosse*, Darmstadt 1972, pp. 103–107, 271–274 et D.R. Schwartz, *JSJ* 21/2 (1990), pp. 175–199).

## 3

À côté de l'histoire synoptique, il est une autre voie d'approche, plus constructive mais également pavée d'embûches, je veux parler de l'histoire comparatiste. En partant de l'observation que l'administration achéménide a défini partout dans l'Empire les mêmes principes dans les relations qu'elle a établies avec les sanctuaires locaux,[16] l'on a depuis longtemps rapproché la politique de Cyrus puis de Darius à Jérusalem avec celle menée par Cyrus à Babylone et celle menée par Cambyse et Darius en Égypte. A ces exemples on a joint d'autres cas connus en Asie Mineure à travers le célèbre texte grec dit "Lettre de Darius à Gadatas",[17] et plus récemment par deux autres documents: l'inscription trilingue de Xanthos d'une part,[18] l'inscription de Droaphernès à Sardes[19] d'autre part. L'ensemble de ces documents ont été rassemblés de manière raisonnée et complémentaire dans un dossier ordinairement intitulé "Politique religieuse des Achéménides". Dans cet ensemble, un dossier d'Éléphantine semblait faire exception, puisque, au lieu de ce qui était généralement considéré comme la "tolérance des Achéménides", l'on voyait —disait-on— un gouverneur perse (Widranga) prendre des mesures "intolérantes" contre le sanctuaire de Yahweh à Éléphantine, dont il aurait ordonné la destruction en raison de son "égyptophilie",[20] voire de son "antisémitisme".

---

[16] Ce que je crois également (avec les précisions apportées à la note suivante), comme j'y reviens à de nombreuses reprises dans mon livre *HEP*. Voir récemment sur ce point Bedford 1996.

[17] Cousin-Deschamps 1889, Boffo 1978. Je prépare une étude sur ce document, qui continue à mon avis à poser des problèmes à l'historien. Il est d'autant plus important que, comme le remarque Grabbe (1992, p. 59), les incertitudes persistantes font naître des doutes sur l'usage comparatif que l'on en fait avec les documents officiels (édit de Cyrus) cités dans *Ezra*: sur ce thème, voir déjà Meyer 1896: 12–21, aux yeux duquel l'authenticité postulée de la *Lettre de Darius à Gadatas* vient offrir un argument en faveur de l'authenticité des documents araméens cités dans *Ezra*; à l'inverse, c'est probablement ce qui explique, même de manière secondaire, les doutes réaffirmés de Grabbe (1998a, pp. 127–128) sur l'authenticité de l'édit de Cyrus (*Ezra* 1.1–4). En tout état de cause, même si (comme l'admet la grande majorité des spécialistes) le document grec retranscrit une vraie lettre de Darius, il n'en ressort pas nécessairement que le pouvoir central a appliqué les mêmes modalités dans tous les sanctuaires de l'Empire; il semble même que les avantages fiscaux concédés alors au sanctuaire de Magnésie sont tout à fait exceptionnels (cf. mes réflexions en ce sens dans *HEP*, pp. 508–509): autrement dit, si la stratégie impériale est une, les modalités d'application varient en fonction des conditions locales et contextuelles.

[18] *Fouilles de Xanthos* VI, (Paris, 1979).

[19] Robert 1975.

[20] Telle est la position défendue par Lemaire 1991, pp. 199–201, sur laquelle

Plus récemment, les interventions des autorités perses dans les affaires cultuelles locales ont été intégrées par Peter Frei dans une théorie plus large, qui tend à expliquer l'ensemble des interventions satrapiques dans les provinces par référence à une politique dénommée *Reichsautorisation*, dont l'auteur donne la définition suivante: "C'est un système par lequel les normes codifiées d'une instance locale ne sont pas simplement autorisées et acceptées par une instance du pouvoir central, mais elles sont prises en charge par ce dernier et érigées en norme spécifique. La norme locale est ainsi rendue obligatoire pour tous dans le cadre de la fédération d'États";[21] selon P. Frei, il s'agit là d'une notion juridique propre à l'époque achéménide, sans aucun précédent au Proche-Orient ancien. Pour mener à bien son analyse, l'auteur reprend un à un tous les exemples que j'ai cités tout à l'heure, en y ajoutant d'autres cas où l'élément religieux ou cultuel n'apparaît pas.[22]

Je ne peux discuter longuement ici de ces interprétations, ni du profit que peuvent en tirer les spécialistes de la province de Juda. Sur le principe, la recherche d'une politique impériale est absolument justifiée—à condition d'évacuer l'expression trompeuse de "politique religieuse": il s'agit plutôt d'une stratégie politique et idéologique définie et menée avec constance par le pouvoir impérial soucieux d'établir des liens solides de collaboration/échange avec les élites locales.[23] Mais, quelle que soit la dénomination adoptée, il reste qu'une telle politique ne peut être mise (éventuellement) en évidence qu'à l'issue de l'analyse minutieuse de chacun des cas qui, réunis,

---

j'ai déjà exprimé ailleurs mes doutes (*HEP*, pp. 620–623, 1008, et Briant 1996b, en particulier pp. 119–122 et *BHAch* I, p. 92, n. 234).

[21] Frei 1995: 3 (*BHAch* I, p. 95) et Frei 1996.

[22] La thèse de P. Frei a déjà été soumise aux critiques (en partie convergentes) de Wiesehöfer 1995 et de Rüterswörden 1995: réponse de Frei 1995. Voir également maintenant les réserves clairement exprimées par A.Kuhrt dans un compte-rendu à paraître dans *OLZ*.

[23] Je précise très nettement que j'entends le terme "collaboration" dans un sens neutre, sans cette anachronique connotation de "trahison" trop souvent impliquée par l'usage de ce mot ou de celui de "collaborateur" (par exemple dans les études relatives à l'Égyptien Udjahorresnet); il s'agit d'un *échange*, qui permet aux représentants des élites locales, contre la loyauté envers le Grand Roi et le pouvoir impérial, de conserver leur position privilégiée à l'intérieur de leur propre société, voire d'être intégrés (sous des formes diverses) à l'appareil d'état impérial, bref: de rester une élite sociale, politique et économique au plein sens du terme; le terme "trahison" n'a pas de réelle pertinence dans un contexte d'où l'idée même de "nation" est absente (cf. mon étude sur l'Égypte = Briant 1988; également *HEP*, *passim* et plus particulièrement pp. 862–891).

vont permettre de construire la théorie: en d'autres termes, l'histoire impériale est indissociable des enquêtes régionales et micro-régionales. Telle est bien la difficulté première de l'histoire comparatiste. Il se trouve en effet qu'un certain nombre de dossiers régionaux ont été profondément ré-examinés dans la période récente, et que les conclusions aujourd'hui admises sont fort différentes de celles qui étaient acceptées antérieurement: dans ces conditions, peut-on encore défendre une théorie générale sans discuter les interprétations qui mettent en doute la validité des analyses partielles qui échafaudaient la théorie? Évidemment non! Je mentionne rapidement quatre exemples que je connais mieux pour les avoir étudiés en détail:[24]

(i) Je lis encore dans un ouvrage récent intitulé *Judeophobia* que l'affaire d'Éléphantine, sous Darius II, témoigne de la naissance de l'antisémitisme:[25] je remarque simplement que l'auteur ne connaît pas les études qui ont été consacrées récemment à cette affaire par des spécialistes de l'histoire achéménide:[26] ces études ont remis entière-

---

[24] En renvoyant à certaines de mes études récentes (où est citée et analysée la bibliographie), je n'entends pas laisser entendre que les conclusions que je propose sont inattaquables: je veux simplement faire le rappel d'une exigence méthodologique (au demeurant assez simple), à savoir que la documentation (provenant d'une aire culturelle B) souvent produite à titre comparatif (dans le cadre d'une aire culturelle A) est elle-même sujette à débats: toute comparaison entre A et B doit absolument tenir compte des débats et incertitudes portant sur A et sur B; ce qui veut dire aussi que tout spécialiste de A doit faire l'effort de lire toute la littérature produite sur B (et vice-versa).

[25] Schäfer 1997, pp. 121–135.

[26] Il en était exactement de même de la plupart des personnes qui, au début de l'année 1998, sont intervenues sur le sujet dans un groupe de discussion du réseau électronique ANE (Chicago); les intervenants n'avaient souvent qu'une connaissance indirecte des documents (quand ils s'y référaient!), si bien que la discussion a très rapidement quitté le domaine scientifique pour se transformer en un débat purement idéologique—jusqu'au moment où une démotisante de Chicago (Janet Johnson) a rappelé qu'il convenait d'en revenir à la documentation et à la bibliographie récente; cf. d'ailleurs Johnson, *s.p.*: "There is nothing in Egyptian documents to substantiate Porten's repeated suggestion that the Egyptians, who, after all, had been defeated by Persians, perceived the Jews who were working in their employ as members of a hated 'ruling' class"—avec renvoi à Briant 1996b. Bien entendu, Schäfer n'était pas censé connaître mon étude (ni *HEP*) au moment où il a donné son texte à l'éditeur, mais je mentionne que cette étude ne fait que développer et préciser des analyses présentées antérieurement (Briant 1988, pp. 144–147, pages elles-mêmes annoncées dans Briant 1986, pp. 432–434), elles aussi ignorées (sur la question de l'antisémitisme, voir aussi déjà la démonstration contraire de Mélèze-Modrzejewski 1981 que semble ignorer Schäfer, qui cite uniquement la traduction anglaise de Mélèze-Modrzejewski 1991). Ma plus grande divergence porte sur la méthode historique, c'est à dire sur la nature des rapports entre l'historien et les documents utilisés: l'auteur ne s'interroge jamais au fond sur la méthode à suivre pour utiliser les papyrus araméens qui transmettent le seul point de vue des Judéens.

ment en question les bases mêmes de l'opposition entre les prêtres de Khnûm et les dirigeants de la communauté judéenne, et remis en question également les bases (juridiques, à mon avis) sur lesquelles le commandant perse Widranga a effectué son intervention.[27]

(ii) La trilingue de Xanthos a, depuis sa publication, été considérée comme démontrant que le pouvoir satrapique n'hésitait pas, de temps à autre, à intervenir plus ou moins directement dans les affaires cultuelles d'une communauté locale[28] (ici, *en fait*, la création d'une fondation cultuelle); je viens d'essayer de montrer que l'ensemble de l'interprétation était fondée sur une traduction erronée du texte grec: en fait, c'est la communauté politique de Xanthos qui, elle-même et indépendamment, a pris la décision: le satrape n'est que le garant des dispositions votées par les Xanthiens.[29]

(iii) L'inscription grecque de Sardes connue sous le nom d'inscription de Droaphernès n'a strictement rien à voir avec la "politique religieuse des Achéménides".[30]

(iv) Les tablettes de Persépolis ne permettent pas non plus de conclure que les Achéménides respectaient systématiquement la "liberté cultuelle" des peuples soumis à leur domination.[31]

Que signifient ces exemples? D'une part, l'histoire comparatiste reste une voie essentielle. Mais, d'autre part, cette voie comparatiste ne peut aboutir à des résultats fondés que si chacun des exemples qui donne lieu à comparaison a été minutieusement étudié préalablement *per se*:[32] dans le cas contraire, un rapprochement méthodo-

---

[27] Je maintiens, contrairement à ce que postule Schäfer, qu'il n'y a nulle part la preuve d'une "conspiration anti-judéenne" entre Widranga (ou Nafaina) et les Égyptiens.

[28] Voir en particulier Dupont-Sommer dans *Fouilles de Xanthos* VI (Paris, 1979).

[29] Voir démonstration détaillée dans Briant 1998b (conclusion annoncée sous forme d'une note infrapaginale dans Briant 1987, p. 5, n. 4a). J'y discute également la proposition de Lemaire 1995b, ainsi que (note 112) l'étude récente de Grzybek 1998 (qui soutient la thèse du rôle hégémonique de Pixôdaros).

[30] Voir Briant 1998a (précisant et développant *HEP*, pp. 696–697, 1025–1027).

[31] Voir *HEP*, pp. 451–452, 966.

[32] De cette nécessité impérative, je trouve une illustration caricaturale dans un article récent de M. Heltzer (1998). Celui-ci s'interroge après bien d'autres sur la nature de la mission confiée à Esdras en relation avec les expressions "lois du roi" et "lois du pays". De manière à nourrir la discussion, l'auteur a jugé utile d'établir une comparaison avec un inscription grecque d'Éphèse maintenant bien connue, dite 'inscription des sacrilèges', qui traite de la condamnation de quarante-cinq individus de Sardes jugés coupables d'une attaque menée contre une ambassade sacrée éphésienne envoyée dans un sanctuaire d'Artémis à Sardes; partant de ce docu-

logiquement injustifié crée un nouveau factoïd qui, lui-même, risque d'orienter les discussions postérieures vers une voie sans issue, voire dans une direction complètement erronée.[33] Ce que je veux dire plus précisément, c'est que l'histoire de la province de Juda à l'époque achéménide n'est pas seulement un moment de l'histoire du judaïsme sur la longue durée, elle est aussi un sous-ensemble de l'histoire achéménide prise globalement. C'est à dire que, pas plus que les spécialistes de l'Égypte, de la Babylonie ou de la Lycie sous domination achéménide, les spécialistes de Juda de cette période ne peuvent rester dans un cercle fermé, ils doivent aussi s'intégrer sans hésitation ni réserve dans le cercle plus large des études achéménides: Jérusalem[34] n'est pas le centre de l'Empire perse!

---

ment, il estime qu'il fournit une réponse à la question posée à propos d'Esdras: en effet, toujours selon lui, l'inscription prouverait que les autorités achéménides exigeaient que personne, y compris parmi les représentants du pouvoir impérial, ne commette de sacrilège contre quelque divinité que ce soit; l'auteur en conclut que, de la même façon, en Transeuphratène, Esdras, au nom des "lois du roi", avait autorité "sur les Juifs et les Gentils", y compris de punir les non-Juifs pour des crimes commis contre le culte de Yahweh. Le problème est que les lignes où Heltzer "analyse" (?) l'inscription d'Éphèse sont pleines de contresens énormes et d'erreurs grossières, à tel point que je me demande s'il a lu de près le document; citant uniquement un article de G. Hanfmann, il ignore l'existence d'une étude de Louis Robert (1967, pp. 32–36), de l'édition commentée d'Olivier Masson (1987) et des commentaires historiques que j'en ai donnés plus récemment (cf. Briant 1993b et *HEP*, pp. 722–725, 1035–1036 avec les références). S'il avait lu le texte et les commentaires, l'auteur aurait certainement évité les contresens que je ne fais ici qu'énumérer: (i) l'inscription n'a pas été apportée de Sardes à Éphèse; il y avait à Sardes un sanctuaire dédié à Artémis d'Éphèse, divinité bien connue par des inscriptions lydiennes et par une inscription lydo-araméenne; (ii) la condamnation à mort des 45 sacrilèges n'a pas été prise par les juges d'Artémis d'Éphèse mais par un tribunal sardien; (iii) les Lydiens et les Iraniens de la liste des condamnés sont pour beaucoup de simples gens (parfois même des esclaves) qui ne sont certainement pas des "envoys of the Achaemenian authorities"; (iv) même si l'inscription date de l'époque achéménide (ce qui n'est pas assuré), tout indique que les autorités satrapiques n'ont pratiqué aucune intervention directe en l'affaire; tout cela n'a rien à voir avec la *Reichsautorisation* (contrairement à ce qui est suggéré pp. 194–195); (v) dès lors, la comparaison ainsi faussée de bout en bout ne présente aucune pertinence à l'intérieur de la discussion sur les 'lois du roi, lois du pays' (cf. *HEP*, pp. 526–528); (vi) à l'avenir, les spécialistes du texte d'*Esdras* devront éviter de nourrir leur propre argumentation à partir des interprétations de Heltzer: la comparaison menée par l'auteur n'est qu'une ouverture en trompe-l'œil.

[33] Si bien que les défauts et erreurs que j'ai cru devoir mentionner dans certaines études récentes consacrées aux Judéens sont repérables dans bien d'autres études consacrées à d'autres problèmes et à d'autres régions (voir mes remarques de méthode dans Briant 1993a et 1994).

[34] Pas plus que Memphis, Babylone ou Bactres; l'hellénocentrisme ou le bactrianocentrisme n'ont rien à envier au judéocentrisme!

## Bibliographie

Ackroyd, P. 1970, *Israel under Babylon and Persia*, New York, Oxford U.P.
Bedford, P.R. 1996, "Early Achaemenid monarchs and indigenous cults: towards the definition of imperial policy", M. Dillon (ed.), *Religion in the Ancient World: new themes and approaches*, Amsterdam, pp. 17–39.
Boffo, L. 1978, "La lettera di Dario a Gadata. I privilegi del tempio di Apollo a Magnesia sul Meandro," *BIDR*, Terza ser. XX: 267–303.
Briant, P. 1986, "Polythéismes et empire unitaire. (Remarques sur la politique religieuse des Achéménides)", in: *Les grandes figures religieuses. Fonctionnement pratique et symbolique dans l'Antiquité*. (Besançon: Centre d'Histoire Ancienne, vol. 68), Paris (Les Belles Lettres), pp. 425–443.
——— 1987, "Pouvoir central et polycentrisme culturel dans l'Empire achéménide. Quelques réflexions et suggestions", in: H. Sancisi-Weerdenburg (ed.), *Achaemenid History*. I: *Sources, Structures and Synthesis*, Leiden, pp. 1–31.
——— 1988, "Ethno-classe dominante et populations soumises. Le cas de l'Égypte", in: A. Kuhrt, H. Sancisi-Weerdenburg (edd.), *Achaemenid History*. III: *Method and Theory*, Leiden, pp. 137–173.
——— 1993a, "L'histoire politique de l'Empire achéménide. Problèmes et méthodes. (À propos d'un ouvrage de M.A. Dandamaev)", *Revue des Études Anciennes* 95/3–4, pp. 399–423.
——— 1993b, "Alexandre à Sardes", in: *Alexander the Great. Myth and reality*, Roma, pp. 1–15.
——— 1994, "L'histoire achéménide: sources, méthodes, raisonnements et modèles", *Topoi* 4, pp. 109–130.
——— 1996a, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris.
——— 1996b, "Une curieuse affaire à Éléphantine en 410 av. n.è. Widranga, le sanctuaire de Khnûm et le temple de Yahweh", in: B. Menu (ed.), *Égypte pharaonique: pouvoir, société* (= Méditerranées 6/7), Paris, pp. 115–135.
——— 1997, "Bulletin d'Histoire Achéménide I (*BHAch* I)", *Topoi*, Suppl. 1, pp. 5–127.
——— 1998a, "Droaphernès et la statue de Sardes", in: M. Brosius – A. Kuhrt (edd.), *Studies in Persian History: Essays in memory of D.M. Lewis* (= AchHist XI), Leiden, pp. 203–225.
——— 1998b, "Cités et satrapes: Pixôdaros et Xanthos", *CRAI* pp. 305–340.
Cazelles, H. 1954, "La mission d'Esdras", *VT* 4, pp. 113–140.
Cousin, G. – Deschamps, G. 1889, "Une lettre de Darius, fils d'Hystaspes", *BCH* 13, pp. 529–542.
Dequeker, L. 1993, "Darius the Persian and the reconstruction of the Jewish Temple in Jerusalem (Ezra 4,24)", in: *Ritual and Sacrifice in the Ancient Near East* (OLA 55), Leuven, pp. 67–92.
Edelman, D.W. (ed.), 1991, *The Fabric of History. Text, Artifact and Israel's Past*, JSOT, Supp. 127), Sheffield.
Frei, P. 1995, "Die persische Reichsautorisation. Ein Überblick", *ZABR* I, pp. 1–35.
——— 1996, "Zentralgewalt und Lokalautonomie im Achämenidenreich," dans: P. Frei-K. – Koch, *Reichsidee und Reichsorganisation im Perserreich*[2], Göttingen, pp. 7–43.
Grabbe, L. 1992, *Judaism from Cyrus to Hadrian*, I: *The Persian and Greek periods*, Minneapolis.
——— (ed .) 1997a, *Can a 'History of Israel' be written?* JSOT, S. 245, Sheffield.
——— 1997b, "Are Historians of Ancient Palestine Fellow creatures—or different Animals ?", in: L.L. Grabbe (ed.), pp. 19–36.
——— 1998a, *Ezra-Nehemiah*, London.

——— 1998b, "Writing Israel's History at the end of the Twentieth Century", *supra*, pp. 00–00.

Grzybek, E. 1998, "Die Vielsprachlichkeit der kleinasiatischen Welt: Pixodaros und der Volksbeschluss von Xanthos", in: W. Blümel – P. Frei – Ch. Marek (ed.), *Colloquium Caricum. Akten der Internationalen Tagung über die karisch-griechische Bilingue von Kaunos, 31.10–1.11. 1997 in Feusisberg bei Zürich = Kadmos* 37, pp. 229–237.

Heltzer, M. 1998, "The Right of Ezra to demand obedience to 'The laws of the King' from Gentiles of the V Satrapy (Ez. 7:25–26)", *ZABR* 4, pp. 192–196.

Hoglund, K.G. 1992, *Achaemenid Imperial Administration in Syria-Palestine and the Missions of Ezra and Nehemiah*, SBL diss. Series 125, Atlanta.

Johnson, J. *s. p.*, "Ethnic considerations in Persian period Egypt", in E. Teeter – J.A. Larson (eds.), *Gold of praise: Studies in Ancient Egypt in honor of Edward F. Wente*, SAOC, Chicago.

Lemaire, A. 1991, "Recherches d'épigraphie araméenne en Asie Mineure et en Égypte et le problème de l'acculturation", in: H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt (edd.), *Achaemenid History*. VI: *Old Cultures in a New Empire*, Leiden, pp. 119–206.

——— 1995a, "La fin de la période perse en Égypte et la chronologie judéenne vers 400 av. J.C.", *Trans.* 9, pp. 51–61

——— 1995b, "The Xanthos trilingual revisited", in: Z. Zevit – S. Gitin – M. Sokoloff (edd.), *Solving riddles and untying knots. Biblical, epigraphic and semitic Studies in honour of Jonas C. Greenfield*, Winnona Lake, pp. 423–432.

——— 1997, "L'exploitation des sources ouest-sémitiques (araméennes, phéniciennes, hébraïques et minéennes)", *Topoi*, Supp. 1, pp. 305–322.

Littman, R.L. 1995, "Athens, Persia and the Book of Ezra", *TAPhA* 125, pp. 251–259.

Masson, O. 1987, "L'inscription d'Éphèse relative aux condamnés à mort (*I. Ephesos* 2)", *REG* 100, pp. 225–239.

Mélèze-Modrzejewski, J. 1991, *Les Juifs d'Égypte. De Ramsès à Hadrien*, Paris.

——— 1981, "Sur l'antisémitisme païen", in M. Olender (ed.), *Sur l'antisémitisme païen.Pour Léon Poliakov: le racisme, mythe et sciences*, Bruxelles, pp. 411–439.

Meyer, Ed. 1896, *Die Enstehung des Judentums. Eine historische Untersuchung*, Halle [rep. G. Olms, Hildesheim, 1965].

Myers, J.M. 1968, *The World of the Restoration*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

Robert, L. 1967, "Sur des inscriptions d'Éphèse", *Revue de Philologie* 41/1: 7–84 [= *Opera Minora Selecta* V (1989), pp. 347–424].

——— 1975, "Une nouvelle inscription de Sardes. Règlement de l'autorité perse relatif à un culte de Zeus", *CRAI*: 306–330 [= *Opera Minora Selecta* V (1989), pp. 485–509].

Rüterswörden, U. 1995, "Die persische Reichsautorisation der Thora: Fact or Fiction?", *ZABR* 1, pp. 47–61.

Schäfer, P. 1997, *Judeophobia. Attitudes toward the Jews in the Ancient World*, Harvard U.P., Cambridge (Mass.)-London.

Wiesehöfer, J. 1995, "'Reichsgesetz' oder 'Einzelfallgerechtifkeit'? Bermerkungen zu P. Freis These von der achaimenedischen 'Reichsautorisation'", *ZABR* 1, pp. 36–46.